

AU PAYS DES REVENANTS



Si Cancale a ses jolies filles et ses huîtres succulentes ; si Pleurtuit a ses craquelins ; si Paramé et Saint-Suliac leurs mignons bourriquets, si Rothéneuf a ses « bouses de vaches » et ses rochers sculptés... le gentil bourg de Saint-Tual, situé aux confins de la Côte d'Emeraude a ses revenants. Les histoires merveilleuses y pullulent. Il est, s'il faut en croire les vieux contes de veillée, la terre classique des fantômes. Je vais relater quelques-unes de ces histoires :

Le revenant du château de Saint-Tual.

C'était vers 1825, à l'époque de la Restauration, M. de Mouillemuse, propriétaire du château de St-Tual, habitait Paris. Il était capitaine dans la garde royale, et attaché au service particulier de la Duchesse d'Angoulême.

En quittant son manoir, il en avait confié la garde à un ménage de très braves gens, les époux Letellier. Ceux-ci logeaient dans le pavillon de gauche, et avaient à leur service une fillette de 13 ans, Eugénie Barbou qui faisait l'office de patouère. Jean Durer, garde-chasse, et son père Julien, jardinier, complétaient le personnel mais logeaient au-dehors.

Un soir de décembre, vers 8 heures, un coup de sonnette retentit à la porte de la cour d'honneur. Il pleuvait à torrents. Letellier porteur d'une lanterne alla ouvrir. Le visiteur était un prêtre mouillé jusqu'aux os, et dont le visage peignait la désolation et l'extrême lassitude. En grâce, il demanda asile. Pierre Letellier l'introduisit dans la cuisine et lui offrit poliment une écuelle de soupe. Il refusa, et, se levant automatiquement, il alla prendre un bol, le remplit à deux reprises dans un seau d'eau, et but avec avidité.

En dépit de la défense formelle de MM de Mouillemuse, Letellier, n'osant refuser un lit à un ecclésiastique, qui semblait si malheureux, le conduisit dans une des mansardes du château, située au fond d'un corridor qui fermait à clé. Pour atténuer sa désobéissance, Pierre Letellier ferma la porte à double tour, et ne se coucha pas. Le lendemain, pour ne pas froisser son hôte, il alla tirer le verrou. A onze heures, Pierre Letellier, inquiet, alla frapper à la porte de la mansarde. Pas de réponse.

Alors, il alla prévenir le jardinier et le garde-chasse, croyant bien que l'abbé devait être mort ou au moins mourant. A leur stupéfaction, la chambre était vide, le lit n'avait même pas été défait et jamais on n'entendit parler de cet étrange visiteur.

(Histoire contée par Mme de Kersauzon qui la tenait de la famille Letellier).

La châsse vide

En 1822, des cheminots étaient en train, dans le but de rectifier la route de Tinténiac à Evran, de faire une tranchée dans l'ancien cimetière depuis quelque-temps déjà désaffecté.

Soudain, ils mirent à découvert un cercueil en parfait état de conservation. On alla prévenir M. le recteur qui s'appelait l'abbé Lavitre; également M. le Maire. Tout le village s'attroupa. On ouvrit la châsse. Elle contenait un tronc de chêne.

On consulta le fossoyeur, le père Palluet. Il raconta que son défunt père, fossoyeur avant lui, lui avait souvent dit qu'il y avait là une tombe étrange, qu'il sautait toujours, car elle ne pourrissait pas.

Mais pourquoi cette châsse renfermait-elle un tronc d'arbre ?

C'est là le plus beau de l'histoire.

Autrefois avait vécu à Saint-Tual, un vieux paillard qui avait commis tant de crimes que l'absolution du prêtre n'avait pu les effacer. Au moment où il allait rendre l'âme, on le vit soudain, avec d'horribles grimaces, s'enfoncer dans son lit. Une des commères qui l'assistait baissa les couvertures et le drap, pour mieux voir ce qui se passait. Le bonhomme enfonçait toujours, et bientôt disparut. Plus rien dans le lit. Le diable l'avait emporté.

Pour ne pas faire de peine à sa famille qui était très honorable, on cacha au public cette fin diabolique, et, dans le cercueil, à la place du vieux satyre disparu, on mit un tronc de chêne qu'on enterra avec tous les honneurs religieux.

Une autre version, moins merveilleuse, raconte que, quand le bonhomme mourut, les voisins ne voulant pas que ce corps immonde fut enterré en lieu saint, allèrent l'enfouir dans un coin de champ, et mirent à sa place, dans le cercueil, un pied de bois bien calé avec de la fluche de St-Tual.

Quant au cercueil, découvert dans les circonstances relatées ci-dessus, comme personne n'en voulait, il fut abandonné à la Pire-Vire. Ainsi on surnommait une fille de mauvaise vie qui est morte dans la prison de Rennes. La Pire-Vire, avec ce cercueil, alluma son pot au feu.

La lavandière de la Pré-Neuve

Pendant la Révolution, une pauvre veuve était, un jour, à laver au doué de la Pré-Neuve. Ses trois enfants, en bas âge, jouaient à ses côtés.

Les Bleus vinrent à passer. Ils égorgèrent la mère et ses trois enfants, pillèrent sa maison qui était voisine et y mirent le feu.

Depuis cette époque, la lavandière revient la nuit, au doué de la Pré-Neuve. Ses enfants jouent à ses côtés, tandis qu'elle lave son suaire. On entend, soudain, des cris déchirants, et tout disparaît. François Palluet, qui était fossoyeur et bedeau à St-Tual, pendant la Révolution, était une nuit à l'affût dans la fourche d'un chêne. Soudain il entendit des gémissements à fendre l'âme, et vit distinctement un fantôme qui portait un fardeau sur le dos, et était accompagné de trois petits enfants vêtus de blanc.

François Palluet eut si grande peur qu'il « chuta » de son arbre. Son fusil partit, et au coup les fantômes s'envolèrent.

(Histoire recueillie par feu l'abbé Fouéré, l'ermite de Rothéneuf, originaire de St-Tual).

Le Cierge

Un soir de Toussaint, Jean Nouyon, fils aîné du fermier de la Marre, en St-Tual, revenait de confesse. Il traversait un sentier bordé d'une haie de saules. Tout-à-coup, sur la prairie située de l'autre côté de la haie, il vit un cierge allumé qui marchait à la même allure que lui.

Il s'arrêta. Le cierge en fit autant, et Jean Nouyon constata qu'une main, attachée à un bout de bras, tenait ce cierge mystérieux. Pris de frayeur, notre gars se mit à courir. Le cierge, lui aussi, prit sa course.

Jean Noyon arriva chez lui, pâle comme un mort, les dents serrées, et, s'affala sur une bancelle, sans pouvoir dire un mot. Quand il fut un peu revenu à lui, il raconta sa singulière histoire. Le lendemain, il était pris par les fièvres. Pendant 3 mois, il fut fort malade. Jamais, du reste, il ne se remit entièrement, et, après avoir traîné quelques années, il mourut à l'âge de ans.

(Histoire contée par Marie, sœur de Jean Nouyon).

La Baratte enchantée

Sous la Révolution, vivait à St-Tual, un nommé Pascal Poirier. C'était, avec juste raison, l'homme de confiance de ses Maîtres, les Vaucouleurs de Lanjamet.

Pierre-Georges de Vaucouleurs, marquis de Lanjamet, était décédé en 1786, et sa seconde femme Jeanne-Charlotte de Guibert l'avait suivi de près dans le tombeau. Leurs trois fils étaient partis à l'armée des Princes. Leur demi-sœur Charlotte resta seule à la garde des époux Poirier, dans leur beau château de Tourdelin. En 1791, elle avait 9 ans.

Un jour, les Bleus vinrent à St-Tual. Ils cherchaient le chevalier Baude de la Vieuville qui se cachait dans le château de Tourdelin. Le Père Poirier avait grande peur de leur visite. Pensez donc ! Il gardait le trésor des Vaucouleurs qui était caché dans le colombier, sous la marche de la porte, à quatre pieds sous terre.

Mais il craignait encore plus pour la petite Charlotte. Quand ils arrivèrent, il la cacha dans une baratte pleine de lait. L'enfant en avait jusqu'au cou. Les Bleus firent leur perquisition et ne découvrirent pas l'enfant.

La baratte a existé jusqu'aux années dernières. Elle avait des vertus merveilleuses. Le lait de cette baratte faisait un beurre succulent, et tous les ans, on en offrait une belle motte à la fabrique. Quand ils la voyaient sur l'autel, toute rutilante, les bonnes gens disaient : -- Bien sûr, v'la du beurre qui vient de la baratte enchantée.

Telles sont quelques-unes des histoires qui se racontent à St-Tual, les soirs d'hiver. Ces histoires forment deux gros cahiers et ont été recueillis récemment par une châtelaine des environs qui a bien voulu me les communiquer. Noguette.

(Tiré du journal « La Côte d'Emeraude » N° 48, journal hebdomadaire de l'arrondissement de Saint-Malo, samedi 25 et dimanche 26 novembre 1911.)